

LE MONDE D'

Émile Jadoul



Pastel



L E M O N D E D'

Émile Jadoul

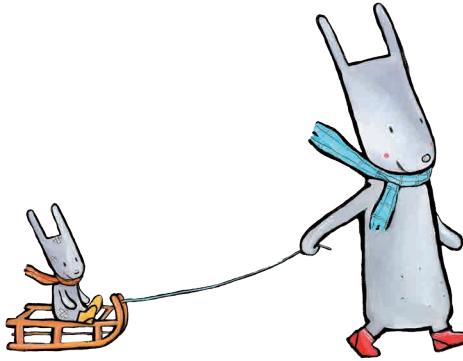
Par Laurence Bertels



Pastel



▲ Émile à 1 an | Émile et deux voisins ►



L'ENFANCE D'ÉMILE

C'est par une nuit glaciale, le 7 janvier 1963, que le petit Émile voit le jour, aux alentours de trois heures du matin. Il neigeait tellement que son père a dû partir chercher la sage-femme à pied. Le petit garçon vigoureux est né à domicile, six ans après son frère Jean.

À cette époque, la neige tombait chaque année en abondance en Hesbaye. Émile Jadoul garde de ces hivers rigoureux un souvenir précis et précieux. Il a encore des étoiles plein les yeux lorsqu'il nous raconte, devant un thé raffiné et à la chaleur d'une flambée réconfortante, cet espoir secret nourri chaque soir de voir, le lendemain, la nature recouverte de son blanc manteau, les descentes endiablées de luge dans les rues du village qu'aucune voiture n'osait plus emprunter, et l'atmosphère feutrée des flocons venus cacher, pour quelque temps seulement, la misère du monde. Sans doute n'est-ce pas un hasard si cette saison endormie, sa préférée sans hésitation, reprend souvent vie dans ses albums pour enfants.

Il grandit à Avennes, un petit village de cinq cents habitants avec, comme on l'imagine, la place centrale, l'église, deux ou trois commerces et l'école communale.

«J'ai eu une enfance très heureuse, vraiment insouciante. J'étais libre comme le vent. Je partais jouer toute la journée avec les autres enfants du village. Le matin, ma mère me déposait sur le bon trottoir avec mon vélo et je filais tout droit jusqu'à l'école. J'étais toujours dehors et, chaque semaine, je guettais la boîte aux lettres pour voir si mon magazine *Spirou* était arrivé. J'étais le fils du garagiste. Tout le monde me connaissait», se souvient-il.

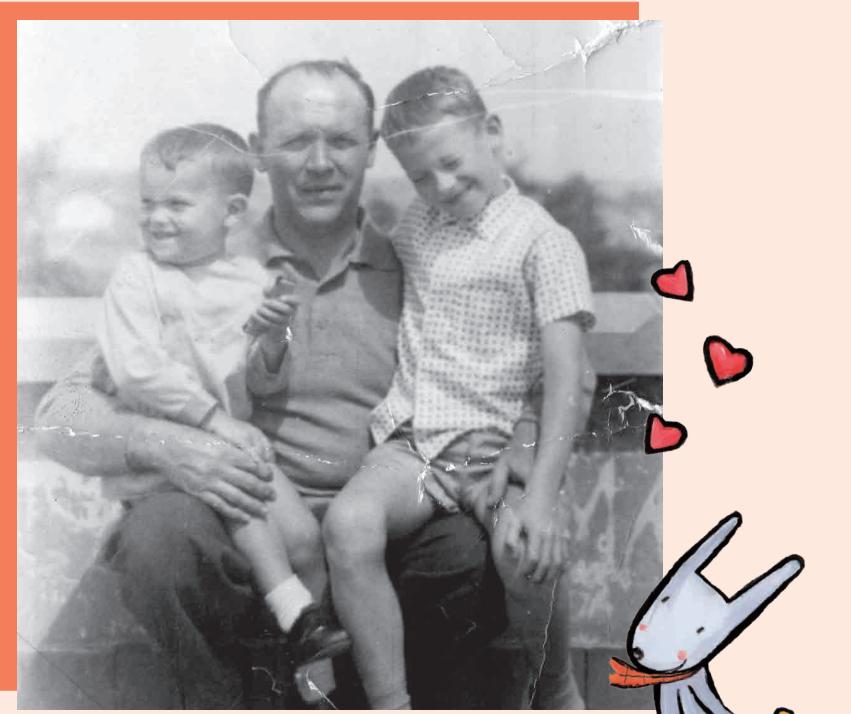


▼ Émile au garage Jadou

Parfois, le petit Émile avait le droit de servir un client. Il adorait cela, surtout lorsqu'il s'agissait d'un camion. Il recevait chaque fois une pièce.

Sa mère tenait la comptabilité. De sa chambre, à l'étage, Émile entendait le cliquetis de la machine à écrire qui le rassurait lorsqu'il peinait à s'endormir. Chez eux, il y avait aussi, accroché au mur, dans le hall, le téléphone, le seul du village, qui générait pas mal de passage.

Bref, une enfance idyllique, sans histoire, une de ces enfances dont chacun rêve, qui s'est arrêtée brutalement, à l'âge de douze ans, aux portes de l'adolescence, par la mort de son père des suites de maladie. Émile est passé sans transition de l'innocence à l'âge adulte, et cette absence paternelle se glissera furtivement dans son œuvre.



▲ Émile avec son frère et son père.

Émile à la fête foraine ►



Son avenir professionnel se profile dès son entrée en secondaire, à Huy. En deuxième année, il choisit l'architecture comme orientation, mais celle-ci lui paraît rapidement trop rectiligne. L'option arts l'emportera.



Jeune homme solitaire, il consacre une grande partie de ses loisirs au dessin, à la musique, au cinéma, aux balades à vélo pour satisfaire son éternel besoin de bouger et à la lecture, qui reste l'un de ses passe-temps favoris. Imprégné de ses lectures obligatoires à l'école, de Zola à Flaubert, il garde un souvenir ému de la découverte de *L'Écume des jours* de Boris Vian : « On nous l'a imposé à l'école et il sortait du lot. Je l'ai trouvé très contemporain. J'ai aimé l'écriture, l'imaginaire et l'univers graphique. » Par ailleurs, il lira et relira tous les *Tintin* dont la ligne claire l'intéressait.

Aujourd'hui encore, sa bibliothèque regorge d'ouvrages en tous genres, du *Lambeau* de Philippe Lançon au *Cher connard* de Virginie Despentes en passant par les romans de Jonathan Coe, Haruki Murakami ou Russel Banks, son auteur favori, nous confiait-il quelques jours à peine avant sa disparition et avant que la presse salue le talent de cet écrivain qui a doté ses personnages de tant d'humanité et qui a si bien décrit l'Amérique et ses contradictions.

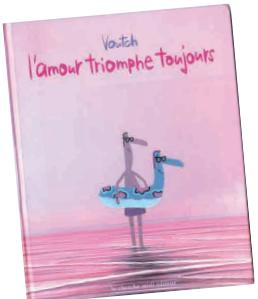




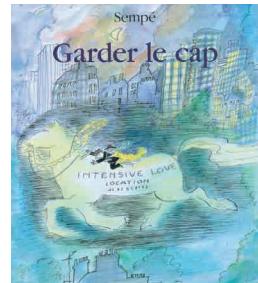
LES ÉTUDES D'ÉMILE

Son diplôme d'humanités générales en poche, Émile Jadoul s'inscrit en section graphisme à Saint-Luc à Liège. Amateur de publicité, à l'heure où celle-ci était en plein essor, spectateur assidu de *La nuit des publivores*, il ne se sent cependant pas comblé par ses études et décide d'entamer un cursus en illustration cette fois.

«Ce fut une révélation. Je me suis tout de suite dit que c'est là que je devais être et le lien avec les arts graphiques s'est fait facilement. Les deux options, selon moi, pourraient être liées. Je suis arrivé dans la vie professionnelle avec un bagage riche de cette formation.»



Ces trois années d'études supplémentaires sont ponctuées de nouveaux univers littéraires puisque les élèves étudiaient, entre autres, la bande dessinée. Bientôt, Comès, Blake et Mortimer, Hislaire et Voutch n'auront plus de secret pour lui.



«Mon idole reste Sempé. J'admire sa faculté à retranscrire toute une ambiance avec une véritable économie de moyens, sans aucune méchanceté ni agressivité dans le dessin.»

Son professeur voulait l'orienter vers la bande dessinée, mais Émile ne se sentait pas à l'aise avec la répétition des personnages dans les cases, lui qui laisse une belle place à la transformation dans ses livres pour enfants. Il se sentait plus attiré par l'image, à destination des petits ou des grands, que par la narration.

Dès la fin de ses études, Saint-Luc le contacte pour lui proposer un poste d'enseignant, qu'il doit refuser, étant au service militaire. Il sera rappelé, non pas sous les drapeaux mais bien sous les crayons, l'année suivante et nommé six ans plus tard comme enseignant en illustration. Il exerce encore cette profession aujourd'hui avec un horaire plein, mais il la considère comme son deuxième métier, le premier étant celui d'auteur-illustrateur pour la jeunesse. Parallèlement, il commence comme coloriste pour Jean-Claude Servais et Marvano chez Dupuis, où il arrive avec son dossier au bon moment. Il est payé à la planche et y travaille pendant quatre ans, au moins.

«Je ne voulais pas les lâcher en pleine série, mais mon objectif était l'album jeunesse. Je faisais des recherches et me disais que j'arrêterais dès que je verrais émerger une piste.»

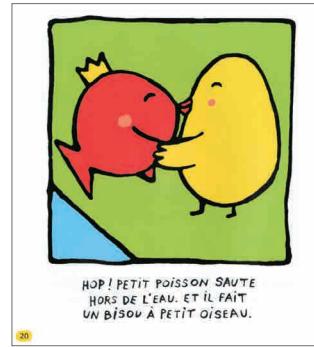
Émile Jadoul découvrira rapidement l'univers de la presse jeunesse grâce aux éditions Averbode, Milan et Bayard. Il considère que ce métier, avec ses exigences, ses délais très courts et son schéma cadenassé, offre une évolution rapide.



◀ Illustration pour le concours «Bologna Annual '92»



▲ Illustration «Pinocchio» d'Émile Jadoul pour le concours Figures Futur du Salon du livre de jeunesse en Seine-Saint-Denis 1994



Grégoire Solotareff, découvert également pendant ses études, et l'univers de sa mère, Olga Lecaye, sont d'autres sources d'influence pour lui.

«Chez Krings comme chez Solotareff, j'apprécie ce cerne noir que j'utilise pour mes dessins. J'aimais par ailleurs les fonds sombres et les mises en page extraordinaires de John Rowe, un artiste pointu qui avait aussi recours à ce contour sombre, qui donne une force au dessin, un caractère brut que j'apprécie.»



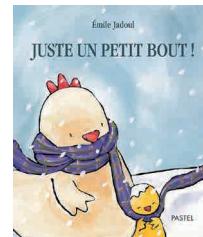
Une excellente école, en somme, un tremplin pour le livre jeunesse dont il voulait effectivement faire sa profession depuis qu'il avait vu, à la Foire du livre de Bruxelles, l'album *Jean-Loup d'Antoon Krings*. Pourtant, son premier livre, *Pas si vite, Marguerite!*, se révèlera très éloigné de l'univers graphique de l'auteur-illustrateur à succès.



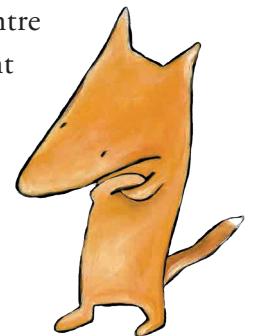
Souvent, dans la vie, tout est une histoire de hasards et de rencontres. Émile Jadoul ne nous contredira sans doute pas. Claude K. Dubois, une des premières autrices à être arrivées, chez Pastel lorsque *l'école des loisirs* a décidé de créer une antenne en Belgique, enseignait également à Saint-Luc. Émile et elle se sont liés d'amitié.

Claude K. Dubois lui propose alors de lui écrire une histoire. Comment refuser ? Rendez-vous est pris chez Pastel, avec Christiane Germain, une farde de dessins sous le bras.

« J'avais dessiné des canards dans un carnet. J'avais déjà un cerne noir autour d'un personnage. D'autres étaient crayonnés, sans cerne noir. Christiane m'a dit, à propos de ceux-ci : "C'est comme cela que tu dois faire." Cela a duré deux ans, avec des allers-retours, de nombreux et bons conseils, des balises pour avancer, mais je ne savais pas où on allait. Puis, un beau jour, elle m'a dit : "On va faire ce livre." Elle m'a beaucoup appris. Elle était impressionnante et visionnaire. J'étais très heureux que mon premier album sorte mais j'ai tout de suite voulu que le deuxième soit différent. Je l'ai fait seul. Le cerne noir était donné par la gouache appliquée sur le papier noir et Christiane m'a laissé le champ libre. À partir du troisième album *Où es-tu, Lune?* je me suis vraiment senti à ma place. J'ai pris conscience de ce que je voulais faire. »

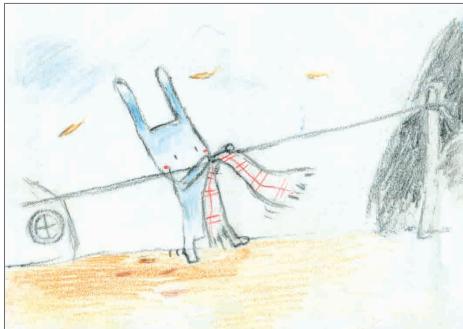
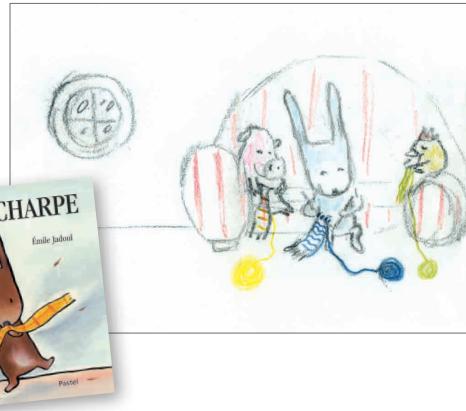


LES ÉCHARPES D'ÉMILE



Suivra *Juste un petit bout!*. Un album important qui valut de nombreux retours et sélections à l'auteur. On y retrouve les notions d'amitié, d'entraide et de bienveillance, ses thèmes de prédilection, inscrits dans son ADN graphique. Ainsi que sa chère petite bande: la poule, le lapin, le renard et l'oiseau qui grelotte, tout perdu sur sa branche. Dès qu'elle voit l'oiseau, la poule Léa accepte de partager son écharpe. Le lapin vient aussi se blottir contre eux. Lorsque le renard arrive, tous prennent peur et refusent de lui donner... juste un petit bout. Avec cette tranche de vie hivernale, Émile Jadoul nous rappelle combien on peut se sentir seul et fragile en hiver. Mais aussi que la solidarité nous sauvera et qu'il faut surmonter ses peurs. Un livre qui réchauffe le cœur des enfants comme l'écharpe, le cou de la poule et de ses amis.

Mon écharpe parle aussi de solidarité, d'hiver et d'amitié et qui, comme souvent, se termine par un clin d'œil.



On retrouve encore l'hiver dans différents livres, dans la série des *Léon* et dans *Hiver long, très long (et froid, très froid)*. Cow-boy y coupe le bois, se prépare, tricote et rentre ses brebis. Grand-sage-indien cultive, lui, sa richesse intérieure. Il pense que l'hiver sera long car il voit Cow-boy se préparer. Mais le sera-t-il vraiment?



LA BANDE À ÉMILE

Lorsqu'il s'isole dans son atelier, sous les toits de sa maison, campée en pleine campagne, au milieu des bois, Émile Jadoul est rarement seul. Comme il aime le dire, les lapins, les cochons et même les ours ou les pingouins viennent lui chuchoter dans le creux de l'oreille le début d'une histoire. Il s'est créé toute une famille, une galerie d'animaux assez classiques – une poule, un lapin, un oiseau, un cochon, plus exotique, une girafe et plus tard, nous y reviendrons, des pingouins. Bref, une sacrée bande de personnages auxquels tout le monde s'attache.

« Le lapin est un petit animal que j'adore dessiner. Je l'habille, je lui mets une écharpe. Je l'identifie plus à un personnage ou à un enfant. Il faut en tout cas que, graphiquement, cela me parle. Je préfère nettement dessiner les animaux aux humains mais ce choix doit être cohérent avec l'histoire. Pour *Les mains de Papa*, par exemple, j'avais d'abord fait des essais avec des lapins, mais cela ne fonctionnait pas. »



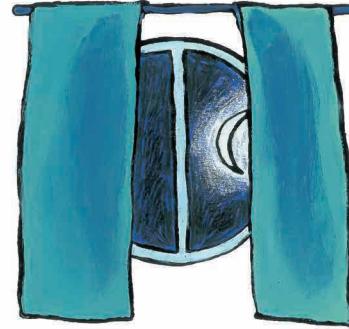
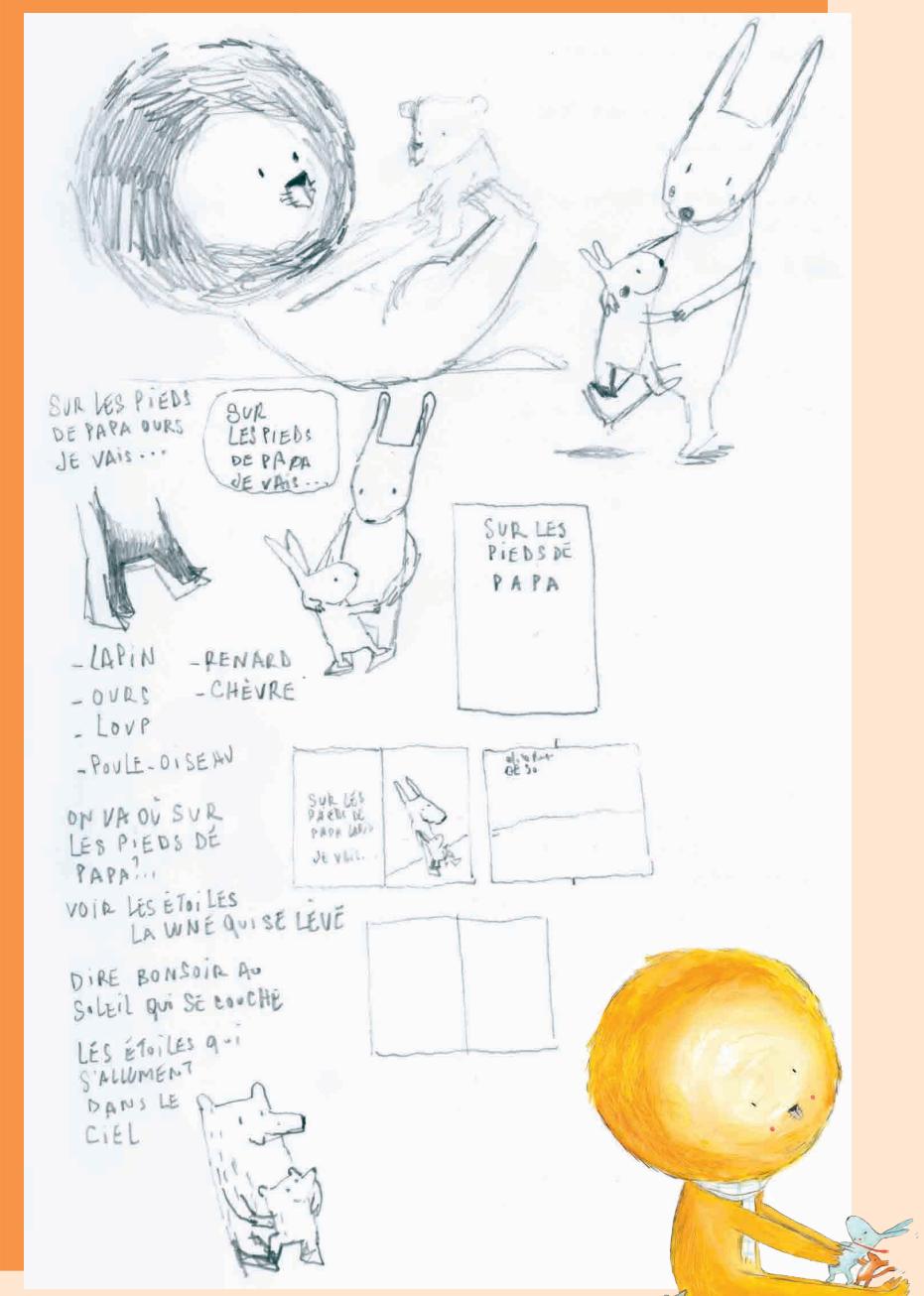
▲ Dans l'atelier d'Émile Jadoul



On recroisera encore un petit garçon, entre autres, dans *Sur ma tête*, un album à part dans sa bibliographie, qu'il considère lui-même comme un ovni, qu'il aime beaucoup et qui se révèle être d'une grande justesse. Tout à coup, Gaston sent un oiseau sur sa tête, qui ne le quitte pas. Il voudrait le cacher sous son bonnet, mais c'est le printemps... En réalité, personne ne se rend compte de rien. L'oiseau existe-t-il vraiment ou est-il arrivé dans l'imaginaire de l'enfant après que la maîtresse lui a reproché d'avoir une cervelle de moineau?

« Je me souviens avoir vu à la télé un enfant avec un oiseau sur la tête. Cette image furtive m'est restée. J'ai très vite dessiné le déroulé. Il me manquait juste la fin, avec l'éléphant. Le soir, en me couchant, j'ai eu une illumination. J'avais tellement hâte qu'Odile Josselin, directrice de Pastel, le lise que, contrairement à mes habitudes, je le lui ai envoyé par mail. Ce livre est venu comme cela, comme l'oiseau. »





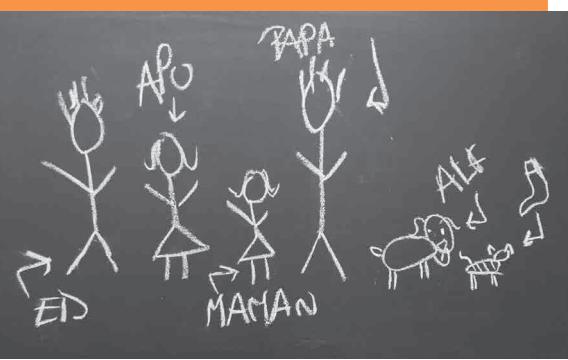
ÉMILE, PAPA POULE



De *Je compte jusqu'à trois* à *Une histoire à grosse voix*, il faut compter jusqu'à dix, et plus encore pour réunir tous les livres dans lesquels Émile Jadoul met les papas à l'honneur. La paternité, voilà indubitablement la grande histoire de sa vie professionnelle et sans doute personnelle.

Débordés, tendres, épuisés, trouillards, rusés, démissionnaires, ils apparaissent dans toute leur humanité, avec une fragilité légitime, réaliste et réconfortante. Antihéros et «nouveaux pères», ils se laissent submerger par l'amour et la malice de leurs petits. Ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, se drapent dans leur fierté, puis tombent le masque. Ils participent surtout activement à l'éducation de leurs enfants.





▲ Photo de famille, dessin d'Apolline

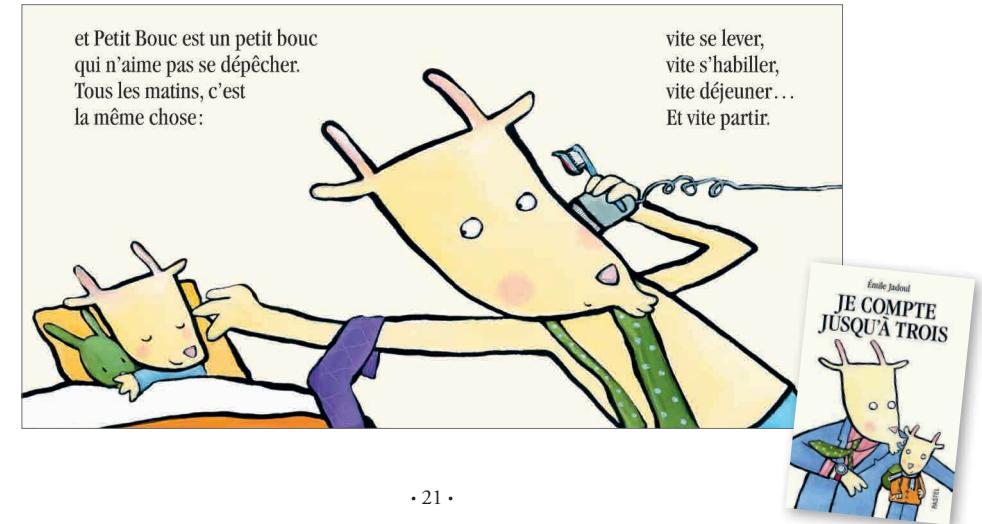
« Je suis devenu père à 33 ans. J'étais enseignant, j'avais déjà publié cinq livres. Professionnellement, j'étais lancé et, sur le plan personnel, nous avions déjà, Catherine et moi, beaucoup voyagé, ce qui m'a permis sans doute de mieux savourer ma paternité. Comme nous travaillions tous les deux de la maison, l'un de nous arrêtait vers 16 h pour aller chercher nos enfants, qui ne sont jamais allés ni à la crèche ni à la garderie. J'ai passé beaucoup de temps à les observer, à les écouter, à les entendre raconter, et cela m'a nourri. *L'avaleur de bobos*, par exemple, est directement inspiré de mon expérience avec mes enfants, qui étaient casse-cou et grimpaients partout. Je prenais leurs bobos et les mettais à la poubelle. Cela les faisait beaucoup rire. J'ai décidé d'en faire une histoire. Ma vie familiale a été une source d'inspiration continue. »

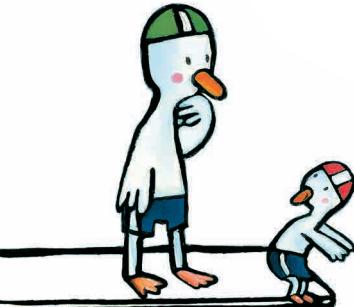


Peu d'auteurs jeunesse ont laissé autant de place à la figure du père dans leur œuvre. Ce choix inconscient, qui s'est tout simplement imposé à lui, tombe on ne peut mieux à l'heure où les questions du genre, du féminisme et de la représentation occupent les esprits et les débats.

On pense également à l'absence du père dont Émile a souffert durant sa jeunesse, à ce roc qu'il croyait infaillible et dont la fissure a soudain bouleversé ses certitudes. Mais il serait réducteur d'expliquer cette dominante uniquement par le besoin de combler un manque.

Si les papas ont tellement investi les albums d'Émile Jadoul, c'est aussi parce qu'il s'est imprégné de ce qu'il vivait, que le fait de devenir père fut très important pour lui et qu'il se met en situation, passant de l'individuel à l'universel, avec une justesse réjouissante. Qui se reconnaîtra dans le délicieux *Je compte jusqu'à trois* avec ce rituel matinal du départ, comme il en existe dans tant de familles ? Un album où règne le mouvement, à nouveau. Tout le monde va de l'avant, dans une traduction graphique du stress édifiant.

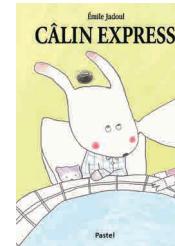




Emblématique, *Poule mouillée*, et ses deux canards en maillot de bain, suscite d'embolie le sourire avec ce petit palmipède décidé, en route vers la piscine. Il est suivi par son père qui, malgré le poisson brodé sur son sac, semble avancer à reculons et dont la tête s'allonge lorsque, sous la douche, le fiston lui annonce qu'ils feront le «plongeon de la mort». Nul besoin d'être fin limier pour deviner que le papa, qui, sur le plongeoir, propose de sauter, de plonger assis ou, dans un grand élan de galanterie, de laisser passer la dame au bonnet de bain fleuri, ne sait pas plonger.

«Au départ, le père apprenait à son fils à plonger. En réalité, je ne sais pas plonger. Alors, j'ai retourné complètement l'histoire pour arriver à cette *Poule mouillée* que je ne voulais évidemment pas représenter par une poule. J'aime montrer la fragilité des pères, leur bienveillance. Je ne veux en aucun cas les ridiculiser, juste chatouiller là où ça gratouille.»

Avec sa chemise bien repassée, sa cravate, ses chaussures cirées et son attaché-case, le papa de *Câlin express* ne ressemble pas à Émile Jadoul, qui porte le col roulé avec aisance. Cependant, l'histoire de ce P.G.V., papa à grande vitesse, est née d'une réflexion de son fils venu lui rappeler qu'un câlin, cela ne prend pas beaucoup de temps, contrairement à ce que semble croire cet homme d'affaires débordé, qui embrasse



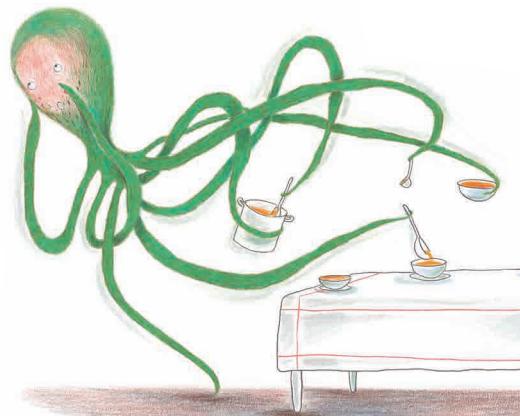
son enfant en partant, téléphone en cuisinant, revient du bureau en courant jusqu'à ce que, «pour besoin urgent de câlins», on annonce que «le papa express partira avec un retard indéterminé».

Tout en ellipses, silences et plages de blanc, ce récit laisse place à l'imaginaire et privilégie le focus sur l'action. Peu d'éléments de décors, des espaces libres, un trait épuré, tels sont, outre l'humour, la tendresse et le sens de l'observation, les principaux ingrédients des albums d'Émile Jadoul.

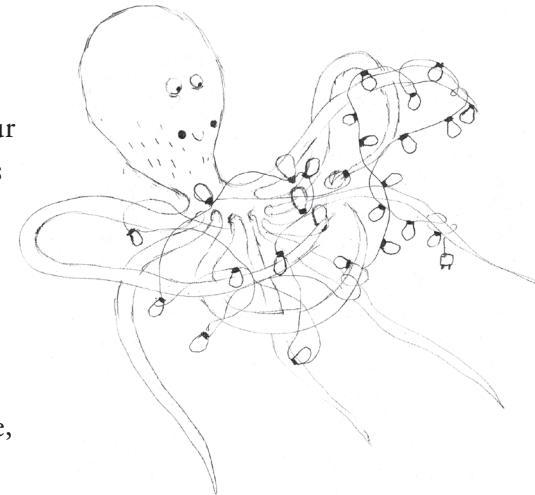
«J'aime que l'image respire, cela me vient de mes études. Je fais confiance aux enfants qui savent où ils se situent. Il suffit, par exemple, de quelques gouttes dessinées pour qu'ils sachent que le papa est sous la douche ou que celui-ci porte un tablier pour qu'ils l'imaginent en train de cuisiner.»

Plus récent, *Papoulpe* montre aussi un papa hyperoccupé avec un téléphone, un dossier ou un clavier au bout de chaque tentacule. Ses journées sont tellement remplies qu'il voit à peine arriver l'heure des papoulpes. Heureusement, il nage très vite et prépare le repas en deux temps trois mouvements. Le soir venu, il prend un bon bain pour se relaxer, en espérant ne pas être dérangé...

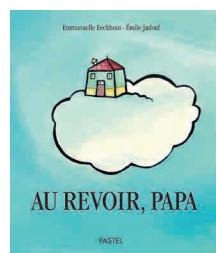
S'il s'adresse aux enfants âgés généralement de 3 à 6 ans, Émile Jadoul parle également aux parents, ses premiers lecteurs, indispensables courroies de transmission, qui verront dans ses écrits un instantané de la société, une dénonciation à peine déguisée de cette vie qu'on s'obstine à traverser montre en main.



Grand format, épuré et centré lui aussi sur l'action, *Papoulpe*, dessiné aux crayons Caran d'Ache Luminance, dont Émile Jadoul apprécie l'aspect soyeux, s'inscrit dans la continuité de la liberté de création. Un beau jour, il s'est en effet octroyé le droit de se diversifier, de ne pas illustrer tous ses albums selon le procédé qui le caractérise, le cerne et la peinture à l'huile.



« Ce qui m'a plu dans la conception de cet album, c'est le décalage entre la fiction et la réalité, les incohérences, comme ce papoulpe qui vit dans l'eau, puis rentre au sec dans sa maison et prend un bain, comme tous les papas. Les enfants ne sont pas du tout dérangés par cela. »



Album à part, dans ce chapitre consacré aux pères, ou aux relations père-fils, *Au revoir, Papa* fut un livre éprouvant. Emmanuelle Eeckhout, qui a perdu son père très jeune également, a écrit un texte mais ne voulait pas l'illustrer car c'était trop confrontant pour elle. Le sujet ne pouvait laisser Émile indifférent.

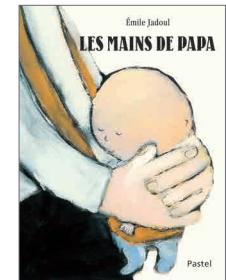
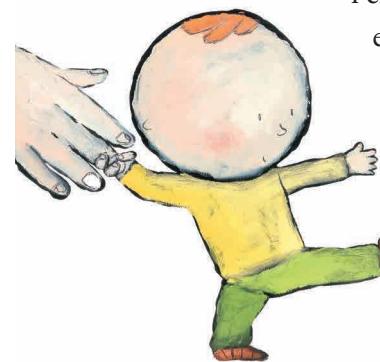
« Ce livre n'a pas été simple pour moi. Il m'a pris du temps et a généré beaucoup d'émotion. »



Autre olni (objet littéraire non identifié), et non des moindres, *Les mains de Papa* (prix Libbylit et prix du Salon du livre de Turin), l'un des livres les plus importants dans sa carrière, en couleurs pleines et suggestions, pour montrer l'accompagnement d'un père dans la vie de ses enfants, de la naissance, et même avant, jusqu'aux premiers pas, avec au bout du chemin, la maman, au cas où...

Avec ces gros plans sur les mains du papa, fermes, tendres, ludiques, peu académiques et protectrices, avec son mouvement permanent et encore plus accentué qu'auparavant, sa ligne brute et sa maladresse volontaire, voici un livre qui bouge, danse et chante son hymne à la vie et à la liberté. Dessiné entièrement au doigt pour s'approcher au plus près de l'organique, il marque un tournant pour Émile Jadoul, qui s'est permis, pour cet album qui lui est cher, de se libérer de sa ligne habituelle afin d'être au plus près de la chair.

« J'avais commencé par dessiner un lapin. Odile a estimé que, pour ce livre-là, il fallait un enfant, et elle avait raison. J'ai très peu travaillé le personnage humain, mais j'ai senti que je touchais quelque chose de neuf, que j'étais au plus près de la relation entre le père, la mère et l'enfant. J'ai franchi un pas supplémentaire. J'ai écouté mes envies. Je suis allé le chercher au fond de moi. J'ai réfléchi à toutes les étapes de ce petit bonhomme qui grandit. J'avais douze doubles-pages pour le faire évoluer. »





LES FEMMES D'ÉMILE

Derrière l'homme, dit-on volontiers, cherchez la femme. Celle d'Émile se nomme Catherine, ou plus précisément, Catherine Pineur, la maman des Alfred, autrice-illustratrice talentueuse qu'il a rencontrée à Saint-Luc lors de ses études. Sa présence est partout dans cette maison de campagne idyllique, agrandie au fil des ans et des enfants, avec sa porte d'entrée toujours ouverte, ses murs épais et sa verrière qui donne sur le jardin pentu, les bois, la cabane perchée dans le noyer et le chat roux du quartier. Il n'y a pas un projet qui ne sorte de là sans avoir été vu par Catherine. Et inversement.

Dès les premiers écrits et les premières esquisses, tous deux échangent, se demandent conseil, posent leurs images sur la grande table de l'atelier, cherchent la meilleure formule et se confient leurs doutes, sans pour autant s'influencer l'un l'autre.



◀ Émile et Catherine pendant la Foire du Livre de Bruxelles, 2023

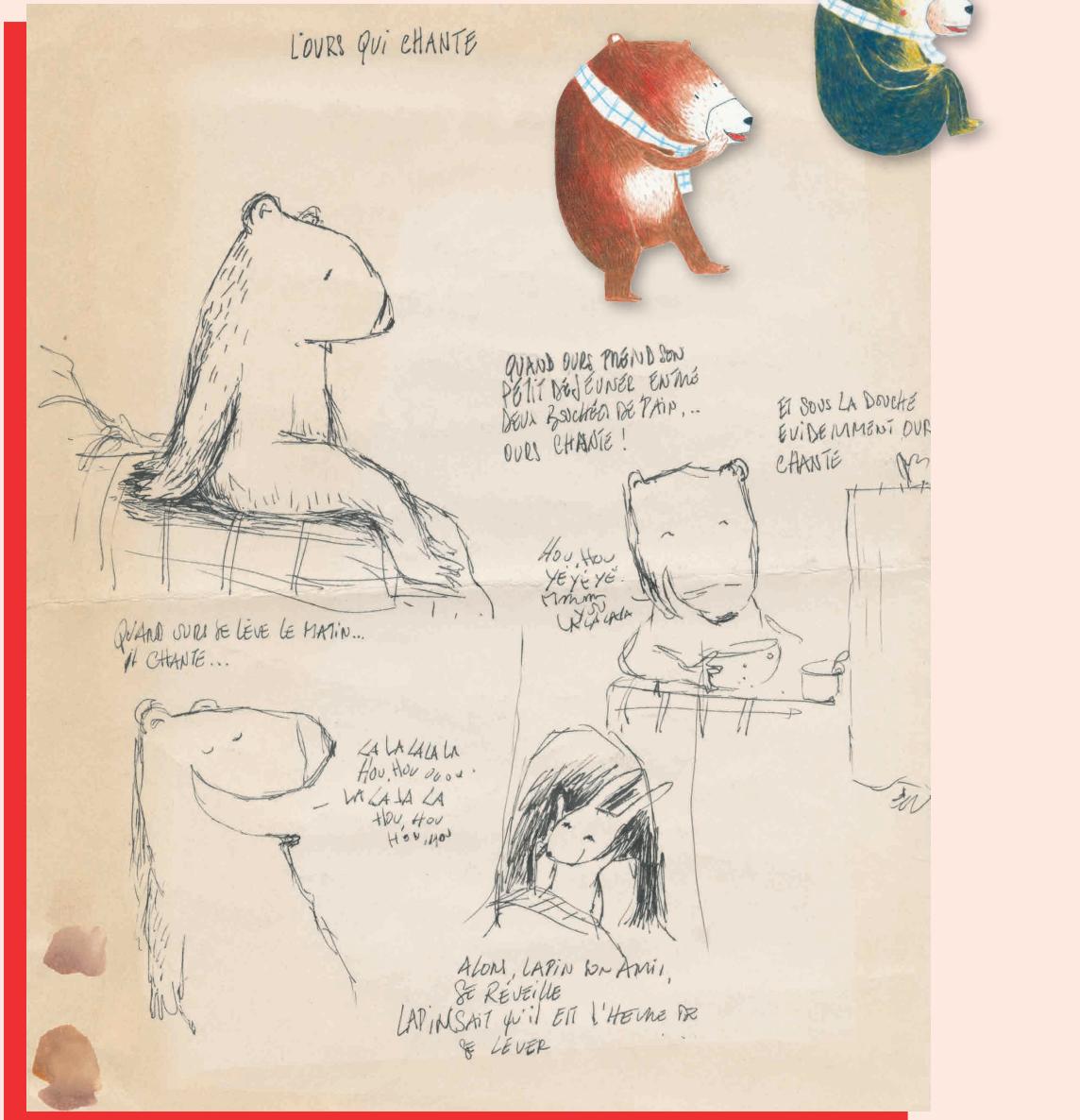
Cette passion pour l'illustration, et pour l'art en général, les réunit depuis toujours, jusque dans l'atelier commun sous la charpente qu'ils partagent volontiers quand leurs horaires coïncident, même si Émile émigre parfois sur la grande table de drapier, dans la salle à manger.

Jusque dans les livres aussi, puisqu'ils ont signé plusieurs opus à quatre mains, avec, le plus souvent, Émile à la plume et Catherine au pinceau, qu'il s'agisse de *La petite reine*, *À quoi ça sert, une maman?*, *Comme un secret* ou encore *Va, mon Achille!*



Si le regard de Catherine compte beaucoup pour Émile, celui d'Odile Josselin est incontournable.

« Odile est mon éditrice depuis quelques années maintenant, elle me fait confiance dans mon travail d'auteur-illustrateur. Son regard, son écoute sont très importants pour moi. Lors de nos rendez-vous, souvent elle lit à voix haute le texte que je lui soumets comme on pourrait le lire à un enfant.



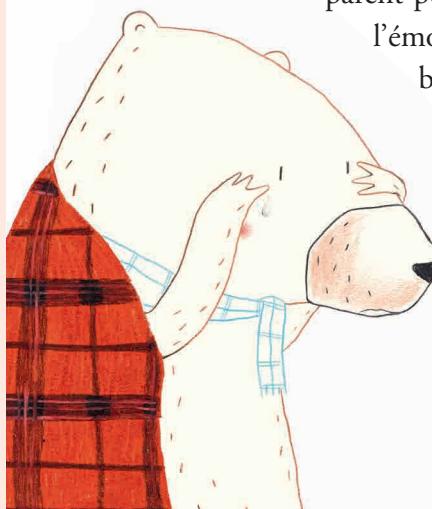
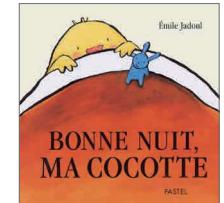
Je l'écoute, là j'entends ce qui fonctionne ou pas. La musicalité des mots, des phrases. Elle jette ensuite un regard attentif sur les crayonnés, on en discute, on parle technique. Ces rendez-vous sont précieux, les retours d'Odile sur mon travail également. C'est le début de tout, le début d'une histoire.»

Une autre femme essentielle dans la vie d'Émile, celle qui lui a tout appris, tout transmis, comme la bienveillance et le respect, qui l'a conduit là où il est, qui lui a permis de faire ses études, sa personne référente, sa mère, bien entendu. C'est elle qui l'a inspiré pour le très proustien *Bonne nuit, ma cocotte* et à laquelle il rend hommage dans l'extraordinaire *L'ours qui chante*, un livre d'une grande sensibilité, qui parle de l'inéluctable. Cette métaphore du deuil se raconte à travers l'ours, blanc comme le vide laissé par un grand départ, ou à travers ce petit merle perdu au creux du nid et à jamais silencieux.

« J'ai commencé ce livre peu après son décès. Je savais ce que je voulais dire. Je voulais parler du départ, de la transmission, de tout ce qu'un parent peut apporter à son enfant. J'étais encore tellement dans

l'émotion du départ que je ne parvenais pas à atteindre mon but. Catherine m'a dit que je contournais le thème.

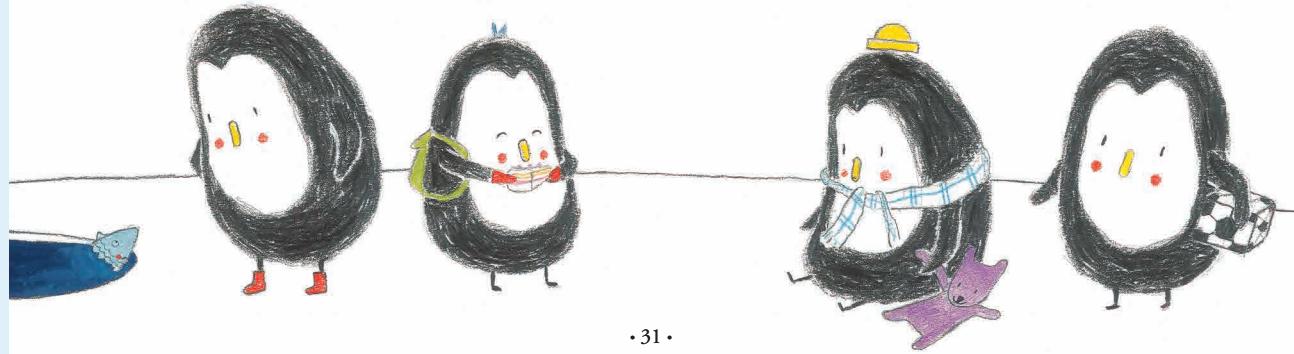
J'ai tout recommencé grâce à elle, alors que le livre était terminé. L'ours brun est devenu blanc. Cela n'avait pas beaucoup de sens, un ours blanc dans une forêt, mais ce qui importait, c'était ce que l'image véhiculait.»

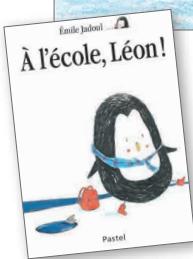
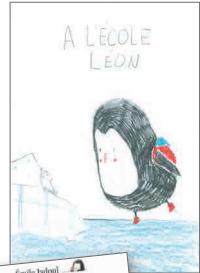




LA SÉRIE D'ÉMILE

Impossible d'évoquer la carrière d'Émile Jadoul sans saluer Léon, ce pingouin, son double et qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau glacée. Ce cher petit Léon, qui lui a permis de s'épanouir dans une autre technique, celle du crayon de couleur, devient, sans crier gare, le héros d'une série là où Émile s'était juré de ne céder ni à la tentation ni à la pression qu'entraîne la loi du genre. Mais les auteurs le savent, leurs personnages prennent parfois le pouvoir sans qu'ils aient le temps de se retourner.





Grand favori des petits, qui attendent avec impatience ses nouvelles aventures, Léon vient de rentrer à l'école et a dû laisser son doudou à son petit frère qui, le veinard, peut rester à la maison avec Maman. Avant de franchir cette première grande étape, Léon aura dû apprendre à être propre, à dormir tout seul, à accepter l'arrivée d'un autre enfant dans la famille, à le laisser souffler sa première bougie d'anniversaire et, surtout, à partager l'amour de ses parents. Tout un programme pour lequel une vie entière ne suffira pas.

Avec sa tête d'œuf, ses yeux ronds comme les lunettes d'Émile et son air bonhomme, l'oiseau de l'hémisphère nord rencontre dans son igloo les mêmes problèmes que les enfants du monde entier qui s'identifient volontiers à lui. Les albums de Léon privilégient les codes graphiques, l'épure, les ciels blancs, les sols verts ou bleus tirés à la ligne, les «running gags» avec le poisson Francis, le confident de Léon, qui émerge sans cesse de la banquise.

« Je n'avais jamais dessiné de pingouin. J'avais envie d'une palette plus réduite, du crayon, et le pingouin est arrivé. Lors des ateliers que j'anime, les enfants le dessinent au doigt et ils adorent ça. Et moi, j'avoue m'attacher de plus en plus à ce petit personnage. »



LE SOLEIL D'ÉMILE

Insatiable, en constant renouvellement, toujours prêt à nous étonner, comme à la fin de chacune de ses histoires, Émile Jadoul nous arrive avec une nouvelle gamme de couleurs pour *Dans mon nid!*, *1,2,3 sauter!* et *Alors, on chante?*, une trilogie jaune soleil qui se niche dans la crinière du félin et où se multiplient les effets de surprise.

Et pour la Fédération Wallonie-Bruxelles et l'ONE (Office de la naissance et de l'enfance) qui ont sélectionné son projet *C'est le petit qui monte*, il a dévalisé la papeterie afin d'acheter les crayons Caran d'Ache Luminance jaune qui restaient en rayon. L'album sera offert dans toutes les crèches durant deux ans, chaque fois tiré à 65 000 exemplaires, et ensuite édité chez Pastel, qui a suivi le projet éditorial. Une belle opportunité et une réelle reconnaissance, une couleur de plus dans sa palette aux tonalités chatoyantes, exigeantes, généreuses et plus que jamais incontournables au royaume du livre de la petite enfance.





▲ Les petites galeries de portraits
par les enfants de l'école maternelle de Signy-l'Abbaye (2022)



LES RENCONTRES D'ÉMILE

Un dernier mot sur un volet important de la vie et de la carrière d'Émile Jadoul qu'on ne peut occulter, à savoir ses rencontres avec les enfants auxquelles il consacre un temps considérable. Insatiable lorsqu'il aborde le sujet, il s'enthousiasme et raconte quelques expériences extraordinaires.

« Il s'agit d'une part importante de ma vie. C'est le prolongement de mon travail à l'atelier, un aspect de mon métier que j'adore. Je ne teste pas mes avant-projets avec eux mais je leur montre mes recherches, mes techniques, je leur raconte des histoires. Je travaille avec les enfants de maternelles. Souvent, ils ont préparé la rencontre en amont avec leur institutrice ou leur instituteur. Chaque fois, même avec les tout-petits, je fais un atelier graphique avec une intervention sur un dessin réalisé devant eux, sous forme d'empreinte par exemple. Avec les plus grands, on se concentre sur le livre que j'ai présenté. Je leur demande d'imaginer



leur pingouin et, au départ d'une même consigne, il est impressionnant de voir à quel point chaque pingouin sera différent. Ce qui m'intéresse, c'est le lâcher-prise. J'essaie de les faire dessiner un maximum au doigt. Je viens, en outre, de vivre cette formidable expérience à Charleville-Mézières où je me suis rendu deux fois par semaine, de septembre à décembre 2022, pour rencontrer les mêmes classes et pour réaliser un projet de longue haleine. C'était vraiment très riche. On a travaillé sur la banquise, sur la forêt, chaque fois avec un fil conducteur. J'avais carte blanche et l'objectif était de réaliser une grande exposition avec tous les dessins des élèves. C'était extraordinaire. Les enfants ont réalisé un travail colossal. Ils sont tous entrés dans le projet, ils m'attendaient d'un jour à l'autre. On avait un rituel. Je commençais par une histoire. Les enfants aiment les rituels. J'ai été époustouflé par ce qu'ils ont réussi à faire. J'ai eu aussi la chance de me rendre à Mayotte. Une expérience incroyable également sur le plan humain. Je me suis retrouvé dans un milieu très défavorisé où la culture du livre n'est pas spécialement ancrée. J'ai été reçu de manière extraordinaire. Les enseignants ont pris le projet en main : ils se sont démenés,

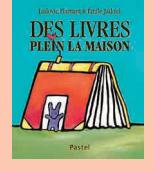


ils se sont débrouillés pour avoir des livres, avec peu de moyens. Invité par le rectorat de Mayotte, j'ai fait beaucoup d'écoles de la capitale, mais aussi de villages, perdus au milieu de nulle part. Les enfants ont dessiné avec bonheur et il était extraordinaire de voir comment ils s'étaient approprié mes livres.»



▲ Rencontre avec une classe à Mayotte (2022)

Emile Jadoul s'adresse principalement aux jeunes lecteurs de trois ans car il adore la justesse de leur regard à cet âge-là et reste fasciné par leur talent inné. Ses rencontres avec eux l'influencent et le questionnent. Il aime beaucoup raisonner à hauteur d'enfant. Tout un art. On ne le dira jamais assez...



En tant qu'illustrateur

- Pas si vite, Marguerite!*, texte de Nila Palmer • 1996
Et ta sœur, texte de Rascal • 1999
Mon papou, texte de Rascal • 1999, épuisé
Ma maman, texte de Rascal • 2000, épuisé
Une cuillère pour..., texte de Rascal • 2000
Donne-moi un ours!, texte de Carl Norac • 2001
Prince & dragon, texte d'Anne Jonas • 2003, épuisé
Au revoir, Papa, texte d'Emmanuelle Eeckhout • 2006
Des livres plein la maison, texte de Ludovic Flamant • 2007
La soupe aux miettes, texte de Ludovic Flamant • 2007
Tout le monde est prêt?, texte de Ludovic Flamant • 2009
On ne joue pas avec la nourriture, texte de Ludovic Flamant • 2009
Le petit ballon de la lune, texte de Carl Norac • 2013



En tant qu'auteur

- La petite reine*, illustrations de Catherine Pineur
• 2003, également en Lutins
À quoi ça sert, une maman?, illustrations de Catherine Pineur
• 2008, également en Lutins
C'est encore loin, Papa?, illustrations de Catherine Pineur • 2009
Petites graines, illustrations de Catherine Pineur • 2012
Ça sent bon la maman, illustrations de Claude K. Dubois • 2013
Comme un secret, illustrations de Catherine Pineur • 2013
Va, mon Achille!, illustrations de Catherine Pineur • 2016



Publié avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Tous droits réservés pour l'ensemble des photos et des illustrations

Photographie de couverture: © Catherine Pineur

Page 33: © photo d'Olivia Droeshaut, DYOD Photographer

Conception graphique: Amélie Mondésir, Studio Au27

Photogravure: Media Process, Bruxelles

© 2023, Pastel • l'école des loisirs, Paris

Imprimé en France par Fabregue

« C'est dans le creux de l'oreille que m'arrivent les mots de mes albums. Mon crayon les dessine et l'aventure démarre. Il neige souvent dans mes images. Un petit lapin m'accompagne; alors, je lui mets une écharpe pour qu'il ne prenne pas froid. Parfois il la partage... Et, tiens, c'est le début d'une histoire! »



ISBN 978-2-211-33206-4

9 782211 332064

Édition hors commerce interdite à la vente
Pour en savoir plus : www.ecoledesloisirs.fr